

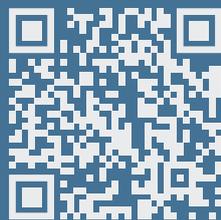
Péto- masculinité: pour aller un peu plus loin



Par July Robert

// Chargée d'études et d'analyses à PAC //

*La péto-
masculinité: historique,
perspectives et pistes de solutions*
Télécharger le cahier **ici**



FÉDÉRATION
Wallonie-Bruxelles

Avec le soutien de la
Fédération Wallonie-Bruxelles.

Mouvement
écosocialiste



Agir par la Culture

Pétromasculinité : pour aller un peu plus loin



Par July Robert
// Chargée d'études et d'analyses à PAC //

Depuis la parution de notre étude intitulée *La pétromasculinité : historique, perspectives et pistes de solution* en avril 2023, la chercheuse américaine Cara Daggett a publié plusieurs articles (non traduits à ce jour) et a été invitée, l'été dernier, au festival « La Manufacture d'idées »¹ où elle a dialogué avec Renaud Bécot, spécialiste en histoire environnementale. L'occasion ici d'apporter de nouveaux arguments complétant notre texte, tout en apportant de l'eau au moulin de la réflexion des luttes à venir contre la culture technomoderniste. OÙ il est question de transition juste et durable et de territoires sacrifiés. Mais surtout, de l'importance de la mise en avant de nouveaux récits sur cette question essentielle qu'est l'énergie.

Dans l'article en ligne intitulé *Energy and domination: contesting the fossil myth of fuel extension*, Cara New Daggett écrit qu'une transition juste et durable exigera non seulement de nouvelles sources d'énergie, mais aussi et surtout de nouveaux récits énergétiques. Elle affirme que le mythe fossile de l'énergie qui domine actuellement dépolitise la marche en avant de l'intensité énergétique dans l'histoire de l'humanité.

1. Festival qui se tient tous les ans au mois d'août à Hurigny (France) : <https://lamanufacturedidees.org>

La domination fossile est historiquement unique dans son alliance entre le capitalisme racial et l'impérialisme, mais elle peut aussi refléter des schémas plus larges de transition énergétique. Au travers de ces recherches, Cara New Daggett constate que les innovations politiques en matière d'extraction et de domination du travail ont été les principaux catalyseurs pour la transition alors que les discours dominants laissent croire que la transition est le fruit de technologies énergétiques supérieures, voire même d'une soif des populations pour davantage d'énergie. Au travers de ses travaux, la chercheuse met l'accent sur le rôle de la domination pour perturber et affaiblir le mythe fossile et ainsi faire plus de place à des récits énergétiques transformateurs.

«Le mythe fossile, à mon sens, c'est cette idée qui voudrait que les êtres humains, en tant qu'espèce, désirent disposer de plus d'énergie. Au fil du temps, les évolutions technologiques ont permis aux humains d'assouvir ces désirs. On le constate tout particulièrement dans les campagnes publicitaires des sociétés pétrolières qui vont mettre en avant l'éclairage, les plastiques, les voitures, toutes ces choses merveilleuses à notre disposition grâce à l'énergie. Mais même si le terme énergie, et l'énergie en tant que telle, a une histoire récente, ce n'est qu'à partir des années 1970 que les sociétés pétrolières ont commencé à s'appeler sociétés énergétiques. C'est à la même période qu'a été créé le premier Département de l'Énergie des

États-Unis (le 1^{er} octobre 1977 exactement, ndlr). Il ne s'agissait, au départ, que d'une stratégie des compagnies pétrolières pour manœuvrer et veiller à ce que la menace perçue vis-à-vis d'un pétrole dont le coût augmentait, ne pousse les gens à se tourner vers d'autres ressources, notamment le nucléaire».

Et d'expliquer que les combustibles fossiles n'ont pas toujours été considérés comme une source d'énergie. Elle affirme qu'aujourd'hui, ce terme générique est utilisé dans le monde occidental dans un sens universel englobant toutes les formes d'énergie, et que depuis des dizaines d'années, les compagnies pétrolières affirment que leur rôle est de répondre au désir de la nature humaine. Pour la chercheuse, il s'agit d'un mythe.

«Les raisons sont multiples, mais la première est que sur le plan historique, il y a énormément d'états, de civilisations qui n'ont pas forcément eu la possibilité de croître sans fin grâce au pétrole. Il existe de nombreuses populations de différentes cultures, de différentes traditions religieuses qui n'ont pas forcément cherché à tendre vers toujours plus d'énergie. Ce n'est pas ça, la vie humaine. Ensuite, les transitions énergétiques sont des moments clés dans l'histoire du mythe fossile et c'est ainsi que s'est forgé ce récit. Or, des historien·nes et des chercheur·euses ont travaillé sur ces thèmes et se sont rendu compte que ces technologies liées aux combustibles fossiles n'étaient pas forcément les technologies les plus puissantes à l'instant T de leur apparition et qu'elles ne correspondaient pas forcément aux besoins de citoyen·nes de l'époque».

C'est le cas de l'eau, par exemple, dont le potentiel énergétique est bien plus puissant, et dans de nombreux cas, bien moins onéreux que les combustibles fossiles. Mais contrairement à l'eau, les combustibles fossiles servent les intérêts d'un pouvoir centralisé et plus particulièrement, d'un pouvoir sur les travailleur·euses poussé·es à travailler toujours plus et toujours plus vite. «C'est lorsque nous regardons l'histoire de la transition énergétique en parallèle du pouvoir, de la politique et des luttes pour le pouvoir, affirme Cara New Daggett, que nous pouvons commencer à comprendre l'Énergie avec un E majuscule comme étant entourée de luttes. Il ne s'agit jamais de quelque chose de neutre. C'est donc avec cela en tête et avec ce regard-là que nous devons envisager l'après-combustibles fossiles».

Il est donc important de remettre en cause le récit d'un progrès technologique assis sur une conception très linéaire de l'histoire tracée par des ruptures technologiques qui s'accumulent. À cet égard, Renaud Bécot et ses collègues mettent en avant un second mythe, celui d'un compromis fordiste territorialisé, une promesse faite aux territoires colonisés par le secteur industriel de la pétrochimie. S'il semble important, dans le cadre de cet appendice, de mettre cette théorie en avant, c'est qu'elle vient souligner l'existence de territoires sacrifiés. Elle rejoint ainsi la théorie de Cara New Daggett et de ses collègues du Mayapple Energy Transition Collective de l'approche pluridimensionnelle et collective de la connaissance pour l'étude de l'énergie et de son histoire, et notamment le troisième aspect de cette approche, la dimension socio-écologique mentionnée dans le dernier chapitre de notre étude.

«Il s'agit, affirme Renaud Bécot, de mettre en regard emploi, croissance et modernité contre pollution et aggravation des problèmes de santé. Ce qu'on voulait avancer avec cette idée de compromis fordiste territorialisé, c'est qu'au moment où les activités

industrielles prennent leur expansion et fonctionnent à plein régime, très souvent, les industriels mettent en place des compensations monétaires pour les riverain·es qui estiment subir des préjudices. Cela prend différentes formes et on pourrait mettre des nuances selon les territoires, mais on constate régulièrement des arrangements bilatéraux entre les directions d'une industrie et les riverain·es. Ce que nous disons, c'est qu'il faut aller au-delà de ces seuls arrangements bilatéraux pour voir comment sur certains territoires, les industries ont la volonté de financer certaines collectivités, des infrastructures culturelles ou encore des œuvres sociales. Nous montrons comment tout cela fait système et a fonctionné pendant plusieurs décennies. Nous disons de ce compromis qu'il est fugace, mais tenace, parce qu'il a fonctionné des années 1930 jusqu'aux années 1990. Or, depuis, nous faisons face à une forme de désindustrialisation, un déclin des activités qui vient ronger ces territoires de la pétrochimie. Et le récit qui peut circuler peut provoquer une réactivation de l'idée d'un âge d'or et d'un attachement à l'industrie même si les habitant·es ont conscience de ce que cela fait subir à leurs corps et à leurs terres.»

Sur ces récits de compromis sociaux, Cara New Daggett éclaire la manière dont ils sont nécessaires pour stabiliser les relations hiérarchiques de pouvoir qui se cachent derrière la pétroindustrie, notamment en mettant en avant la question du genre, et plus spécifiquement celle des femmes. Aux États-Unis, durant la Deuxième Guerre mondiale, les femmes ont pris la place des hommes au travail. Il fallait que l'industrie puisse continuer de tourner. De nombreuses historiennes contemporaines affirment qu'à l'issue de la guerre, dans les années 1950, la profonde intensification de l'industrie est allée de pair avec une montée du sexisme et de la pétromasculinité. Voilà une bien efficace manière de remettre les femmes à leur place quand les hommes sont rentrés du front.

«Il faut toujours aller au-delà de la question des femmes. Lorsqu'on parle de féminisme, on pose toujours la question de savoir où sont les femmes. Mais une fois qu'on a constaté que les femmes ne sont pas fortement représentées pour concevoir les systèmes, pour prendre les décisions et que proportionnellement, elles sont impactées plus négativement par le changement climatique, la deuxième question qui s'impose est de comprendre pourquoi. De la même manière que le mythe fossile nous amène vers la nature, je pense que nous pouvons toutes comprendre comment les mythes sur les hommes, les femmes et le genre font souvent référence à la nature humaine. Ce sont des récits très puissants sur ce que cela signifie de vivre à l'intérieur d'un corps de femme ou d'un corps d'homme. Dans certains territoires étasuniens, on constate un très grand attachement au charbon alors que très peu de personnes gagnent leur vie de cette industrie. Comment dès lors expliquer l'attachement de ces communautés au charbon en tant qu'objet? Pour le comprendre, il suffit de regarder comment l'industrie a savamment mis en place des campagnes de propagande afin de veiller à ce que les habitant·es de ces territoires restent attaché·es à l'idée que l'industrie du charbon est essentielle pour elleux. Une fois qu'on commence à regarder ces différentes formes de propagande sur le charbon, on ne peut pas ignorer que le genre y joue un rôle prépondérant. On y voit des armes militaires, de gros camions, des ballons de football, un ensemble d'éléments qui renvoient à la masculinité. Tout cela est rattaché à cette industrie qui, à un moment donné, a pu soutenir l'idéal de l'homme qui allait travailler pour ramener de l'argent au foyer. En tant que féministe, je constate tout cela, mais je m'interroge. Pourquoi ces histoires? Et pourquoi perdurent-elles?»

Pour comprendre les fondements de ces récits, il est nécessaire de se plonger au cœur de l'histoire de ces derniers. Que servent-ils sur le plan économique? Poser cette question permet de s'intéresser aux cultures du travail et à ce qui compte en tant que tel. Quel est le travail que l'on paye et quel est celui qu'on ne paye pas? Le travail gratuit, c'est celui qu'on appelle le travail reproductif, le travail de soin qui est souvent racialisé, genré et lié au corps. Se contenter d'ajouter les femmes à l'équation, explique Cara New Daggett, n'est pas suffisant, il faut comprendre le système dans sa globalité.

Tout cela nous renvoie à l'intrication entre l'essor capitaliste et celui de la pétroindustrie, tous deux reposant sur les régimes autoritaires. Il y a donc un nœud entre le patriarcat, le capitalisme et la question du genre, et précisément celle du corps des femmes. L'exploitation de ce dernier par la société patriarcale capitaliste évoquée par Cara New Daggett, fait écho à ce que Renaud Bécot qualifie de « territoires sacrifiés, de personnes sacrifiées pour que le reste de la société puisse entrer dans la modernité ». L'idée selon laquelle les personnes qui occupent les territoires envahis par l'industrie pétrochimique accepteraient ce sacrifice parce qu'elles sont dans une forme de déni est largement répandue. Or, elle ne permet pas de comprendre les raisons pour lesquelles ces industries s'implantent et pourquoi elles peuvent tenir si longtemps. Et de prendre l'exemple d'un article de Jennifer Klein tiré du livre qu'il a coordonné avec l'universitaire Gwenola Le Naour *Vivre et lutter dans un monde toxique* « L'article de Jennifer Klein porte sur la Louisiane et offre une perspective d'histoire de longue durée. Elle nous dit qu'il faut regarder ce territoire depuis la fin de la période esclavagiste et, pour le dire rapidement, la fin d'une économie de plantation. Ce qu'elle constate, c'est que ce n'est jamais complètement fini. Elle observe quelles institutions, quelles entreprises et quelles activités productives s'installent sur place. Elle constate qu'il y a sur ce territoire du couloir de la chimie en Louisiane (qui s'étend de Bâton Rouge à La Nouvelle-Orléans), un territoire que les habitant-es appellent la "Cancer Valley". À partir des années 1930, et surtout après la Deuxième Guerre mondiale se sont installées à cet endroit des industries pétrolières et pétrochimiques, mais aussi des institutions disciplinaires. Des prisons, des léproseries, des centres dits de redressement ont été construits à proximité des raffineries et des industries pétrochimiques. Jennifer Klein montre comment ces institutions ont fonctionné de pair avec les industries en leur fournissant, notamment, de la main-d'œuvre bon marché au travers d'activités de sous-traitance. Elle décrit cette évolution historique sur le vingtième siècle et l'imbrication de différentes activités que l'on n'associait pas nécessairement auparavant. C'est d'autant plus intéressant qu'elle inscrit cela dans la continuité d'une économie de plantation puisqu'elle montre que chacune de ces institutions, que ce soit les raffineries, les entreprises pétrochimiques ou les institutions disciplinaires, se sont très souvent installées sur des parcelles dont le découpage correspond à des parcelles d'anciennes plantations de cannes à sucre qui ont été revendues ».

Tout cela nous renvoie effectivement au fait que ce ne sont pas n'importe quels territoires qui sont sacrifiés, tout comme ce ne sont pas n'importe quels corps qui sont sacrifiés non plus, notamment dans le travail reproductif non rémunéré. On y revient, à ce lien essentiel entre corps, territoire et capitalisme patriarcal que dénoncent les écoféministes à travers le monde. Toutes ces recherches viennent mettre en avant la nécessité de prendre en considération toutes les formes de vie et cela ne va pas sans de nombreuses réactions hostiles. C'est ce que

Cara New Daggett a appelé la pétromasculinité. « Aux États-Unis, les combustibles fossiles sont devenus des symboles. Ils font référence à des notions abstraites telles que la liberté, mais sont aussi devenus des symboles des droits absolus des citoyen·nes à pouvoir maîtriser et contrôler l'énergie. Ces symboles vont de pair avec une reconnaissance de la violence. On ne dit même pas "malgré la violence", on dit 'on prend la violence à bras le corps, on approuve la violence inhérente à la production du pétrole'. Et personnellement, je ne considère pas que ces personnes sont dans le déni. À mon sens, tout cela relève de l'inconscient, une manière de ressentir la menace existentielle que posent les vies écologistes. Aux États-Unis, ces personnes veulent défendre tout ce qui a toujours été ».

Et la chercheuse de mettre en avant la multiplication de nouvelles industries masculinisées qui nourrissent le récit d'une amélioration de la société grâce à la création d'emplois. Mais ces emplois ne viennent que renforcer le mythe fossile sans que le pays s'interroge sur ce qui s'y passe. « Et est-ce qu'on renforce nos services sociaux, nos services de santé? Nos enseignant·es sont-ils mieux rémunéré·es? Il peut y avoir des personnes qui deviennent expertes en technologie verte, mais tant que rien n'évolue à l'égard du pétrole, on continue comme avant. S'il s'agit de brancher les énergies vertes sur la pétromasculinité, rien ne changera. Un grand nombre de citoyen·nes étatsunien·nes sont attaché·es aux combustibles fossiles ».

Sachant qu'il n'y a évidemment pas de réponse miracle et que les pistes évoquées dans notre étude et développées par Cara New Daggett et ses collègues sont déjà riches et intéressantes, quels chemins alternatifs pourrions-nous emprunter pour concevoir un rapport différent à l'énergie, et derrière cela, d'autres relations de pouvoir? Cara New Daggett explique qu'il est essentiel de cesser d'aborder la question de l'énergie d'un point de vue technique. Cette vision technique est aliénante pour bon nombre de personnes qui, ne maîtrisant pas les arcanes des systèmes énergétiques, ne se sentent pas légitimes à donner leur avis, même au sein d'une communauté locale. Elle invite ainsi à adopter une posture écoféministe pour comprendre que l'énergie ne se résume pas aux combustibles.

« Nous voyons cela si nous prenons la pétromasculinité au sérieux. Pour ces gens, il ne s'agit pas uniquement d'un combustible, ce n'est pas juste un outil pour fabriquer, pour vendre ou pour obtenir autre chose. Non, il y a une histoire, un sens spécifique rattaché à cette culture. Si on se met à penser aux combustibles sous cet angle, cela nous indique la voie à suivre et permet d'évaluer notre façon de donner de la valeur au travail. Le capitalisme a organisé le travail et la valeur qu'on lui accorde à sa manière. Certaines activités sont définies comme ayant moins de valeur, ou comme étant des activités secondaires qui sont là pour soutenir les activités principales. Par exemple, parce que ce sont des activités qui ont été attribuées aux femmes ou aux personnes racisées. Cette vision nous permet de dire qu'il y a une série de hiérarchies qui ne s'entrecroisent pas qui sont là, dans l'ombre et qui nous donnent l'impression que nos économies sont naturelles. Cela nous permet d'avoir une théorie pour observer l'énergie et tisser collectivement tout un ensemble de mouvements qui sont essentiels pour la transition. C'est là que nous voyons actuellement des pensées très fortes sur l'organisation du travail qui tiennent compte des théories féministes et de la décroissance. Peut-être pourrions-nous penser à l'éducation, au travail du care, une économie où la propriété privée serait pensée d'une autre manière.

Toutes ces choses-là ne sont pas considérées comme pertinentes lorsqu'il est question d'énergie, or je pense que cela devrait être le cas. Et d'ajouter qu'étant donné les sommes faramineuses qui sont injectées dans le monde de l'énergie et tout l'argent qu'elle rapporte, il lui semble important de contrer cette marche en avant en faisant en sorte que l'énergie soit publique. « Aujourd'hui, la majorité des énergies renouvelables sont privatisées, elles proviennent d'argent privé et évoluent à travers la dette. Nous devons nous interroger sur les manières dont nous voulons organiser les activités de la vie et sur la valeur que nous voulons donner au travail. Et pas uniquement le travail humain, mais aussi le travail réalisé au-delà du monde humain, de concert avec tout ce que nous faisons. »

